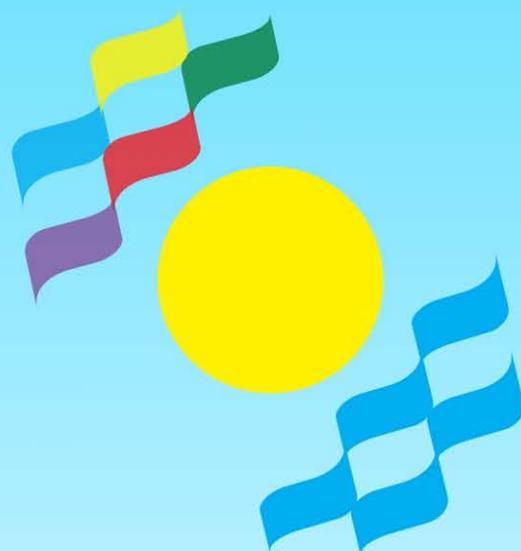


**15^e CONFÉRENCE
MINISTÉRIELLE SUR
LA FRANCOPHONIE
CANADIENNE**

Les 22 et 23 juin, 2010
Yellowknife, Territoires du Nord-Ouest

**15th MINISTERIAL
CONFERENCE ON
THE CANADIAN
FRANCOPHONIE**

June 22 and 23, 2010
Yellowknife, Northwest Territories



NOS LANGUES, NOS MÈRES, NOTRE TERRE
Les grandes oubliées de l'Histoire

Texte préparé par Serge Bouchard anthropologue, écrivain, animateur et conférencier pour la Conférence ministérielle sur la francophonie canadienne, dans le cadre de la présentation « Francophonie et langues autochtones au Canada : d'hier à demain », le 22 juin 2010 à Yellowknife.



Territoires du
Nord-Ouest



CONFÉRENCE MINISTÉRIELLE
SUR LA FRANCOPHONIE
CANADIENNE

MINISTERIAL CONFERENCE
ON THE CANADIAN
FRANCOPHONIE

NOS LANGUES, NOS MÈRES, NOTRE TERRE **Les grandes oubliées de l'Histoire**

*Texte de la conférence prononcée par Serge Bouchard
à la Conférence ministérielle sur la francophonie canadienne
Yellowknife, le 22 juin 2010*

Il nous faudra un jour réécrire l'histoire du Canada, aussi bien dire l'histoire de l'Amérique. Il nous faudra la réécrire dans la bonne intention de nous reconnaître tous, les uns et les autres. Car jusqu'à ce jour, notre amnésie et une certaine dose de mauvaise foi nous ont tous joué de bien mauvais tours. Nous tenons sur les langues et les cultures des propos souvent superficiels. Les Canadiens d'aujourd'hui peuvent-ils naturellement décliner les langues amérindiennes parlées en leur pays, de l'an 1500 à l'an 2000? L'athapascan, l'algonquien, l'iroquoien, le lakota, les langues salishanes, l'inuktitut, et tutti quanti. Savent-ils seulement nommer les langues mortes, celles qui ont survécu, qui se parlent encore, qui se parleront demain? Celles qui agonisent sous nos yeux, en 2010? Je ne crois pas que ces questions font partie de nos préoccupations en tant que Canadiens. Et c'est bien dommage. Même chose pour la langue française, qui fut souvent vue comme une anomalie, la carte de l'intrus, un phénomène périphérique avec lequel il était nécessaire de composer. Et bien peu savent aujourd'hui que le français et les langues amérindiennes ont eu de longues fréquentations et, souvent, des destins communs. Ce sont les francophones qui ont le plus appris et parlé les langues amérindiennes de l'Amérique du Nord, de 1600 jusqu'en 1945, de l'Acadie jusqu'en Californie, de Pittsburgh jusqu'au Grand lac des Esclaves.

Les langues d'Amérique n'ont jamais retenu l'attention qui leur revenait en toute justice. Je dis « les langues » parce qu'il y en a plusieurs, des langues autochtones, des langues vivantes qui rendirent tant de services cruciaux dans les explorations, dans les échanges et dans les découvertes, dans la survie même des explorateurs et des commerçants, des colons et des voyageurs, dans la création de la richesse, dans la vie, donc, de tous ceux et celles dont nous pourrions dire qu'ils ont bâti ce pays. C'est toute l'histoire de l'Amérique qui est remise en cause lorsque nous l'abordons dans le respect de sa diversité culturelle et linguistique originale. Parler est certainement la part la plus merveilleuse de l'humain, car les paroles sont les reflets de la conscience. Dans les mondes des êtres humains, la conscience du monde est toujours culturelle. Avons-nous le sens et la fierté de la diversité culturelle? Avons-nous le réflexe de nous réjouir de notre pluralisme, nous trouvant plus beaux divers qu'autrement? Sommes-nous aussi sensibles à la diversité culturelle que nous le sommes à la diversité naturelle et biologique du monde?

* * *

Les langues sont des biens précieux. Nous ne dirons jamais assez combien la langue est liée à la culture. En fait, nous ne le disons jamais. L'usage le plus courant serait plutôt de ne jamais y penser, peut-être même de n'en rien dire. Il est rare de débattre sur la nature, la richesse, la beauté d'une langue, voire, de réfléchir à la valeur des identités culturelles qui en découlent. Cela ne fait pas partie des argumentaires courants.

Pour bien se comprendre, il faut parler de l'importance de la culture. Pour mieux se comprendre, il faut savoir de quoi on parle, c'est-à-dire savoir au minimum ce qu'est une réalité culturelle. La culture n'est pas un statut juridique, ce n'est pas non plus un vernis folklorique, ce n'est pas finalement une carte d'identité valide, tel un passeport. Non. Une culture c'est une langue maternelle. La langue maternelle est une matrice dans laquelle le monde représenté est organisé, un monde transmis par la mémoire intelligente d'une communauté inscrite dans le temps et dans l'espace, pour ne pas dire dans l'histoire. En anthropologie, nous parlons d'une vision du monde.

Une culture, c'est aussi et surtout une nostalgie, une référence, un point d'ancrage. Chaque individu humain se réfère à un noyau culturel identitaire, qui est une mémoire complexe et fine des paysages ; des sons de la langue-mère, des odeurs, des éclairages, des atmosphères, des visages, des histoires dites et redites, de la musique du train-train. Nourriture, boisson, parfum, tout y passe, des sentiments jusqu'aux faits remarquables. Souvent, les détails nous échappent, la chronologie s'embrouille, le regard objectif fait défaut. Et c'est très bien ainsi : la nostalgie est au contraire un élan subjectif, plus fort que nous, une vague aussi vague que profonde et puissante. Ce mouvement nous définit, un à un. Car chaque être humain est déjà pris dans sa propre nostalgie intime, qui est celle de sa jeunesse. Nous sommes tous des voyageurs dans le temps et, quand nous vieillissons, le sentiment du voyage se fait de plus en plus insistant, l'impossibilité de retourner sur ses pas devient de plus en plus claire.

L'homme parle comme il marche, sans y réfléchir. Nous parlons *notre* langue naturellement, comme si de rien n'était. On ne pense pas à chaque mot, on ne regarde pas à l'expression. Tout nous vient tout seul. C'est lorsque nous nous mettons à l'apprentissage d'une langue seconde que l'étrangeté, la difficulté, voire le merveilleux de la chose, nous apparaissent de manière saisissante. Tout nous surprend, la phonétique assurément, mais aussi les agencements grammaticaux, la construction des mots, la mystérieuse sémantique, et finalement la compétence totale des locuteurs. Spectacle renversant que celui d'un humain qui maîtrise une langue, sa langue, tel un virtuose qui a recours élégamment et puissamment à l'entière des ressources des harmonies, des symphonies et des mélodies, allant au bout des possibilités de l'instrument. Nous sommes toujours en exil de notre jeunesse, nostalgiques de notre enfance, ce qui fait de chacun de nous des déracinés. Car nous sommes de passage. Même sans bouger, même sans jamais traverser les frontières de son village, l'être humain est condamné à l'exil. Il aura voyagé sa vie, et son expérience est universelle.

* * *

Pour une raison et puis une autre, la tendance générale des États dans l'histoire du monde s'en est allée vers l'homogène et le standard. Dans le processus de création des états nationaux, on a laissé mourir les langues, et quand elles ne mouraient pas de leur propre mort, on les a rendues illégales, interdites, avec l'espoir de proprement les tuer. Cela semble faire partie des malveillances de l'humanité; une langue en vient souvent à étouffer les autres. Le phénomène n'est pas propre au Canada, il est universel, dans le temps et dans l'espace. Cependant, sur le sujet particulier de l'histoire du Canada, chacun a fait dans la démesure et l'exagération, en français comme en anglais. Le Québec traditionnel fut francophone et catholique, nostalgique d'une vieille France empoussiérée. On s'y est donc acharné à traduire dans la toponymie ce délire à caractère « national » et religieux. Tous les saints y ont passé. Ce fut presque un miracle que des noms de lieux amérindiens ou authentiquement franco-amérindiens aient survécu aux Saint-Tite, Saint-Lin, Saint-Jean, Saint-Maurice, Saint-Hyacinthe, Saint-Télesphore, et ainsi de suite pendant des pages et des pages. Ce fut donc le Saint-Bas-Canada, plus français que français, plus catholique que le pape.

Dans le très britannique Haut-Canada, le même exercice, avec la même fougue. Mais en lieu et place des Saints catholiques, on utilisa toutes les ressources monarchiques : de King's en Queen's, en passant par les Regina et les Windsor de ce monde, les Victoria, les Prince Edward, les York, en important même les noms des villes et des villages de toute la campagne anglaise, on battait la mesure fanatique de la supériorité en marquant le paysage de noms familiers. Dans cette bicéphalie culturelle et linguistique où les élites nationalistes nostalgiques des mères patries s'affrontaient en beaux effrontés, les langues et les cultures amérindiennes, de même que l'univers métis, en ont pris pour leur rhume. C'est par oubli, par hasard, et c'est heureux, que de grands noms de lieux survécurent à cette furie : Québec, Ontario, Manitoba, Saskatchewan, Canada.

Pourquoi cette surenchère dans l'exclusion et l'exclusif ? Parce que la mémoire faisait défaut, parce que le cœur n'y était pas? La vraie raison tient probablement à la notion d'estime. Où l'on verra une dynamique historique se développer autour de la bonne et de la mauvaise estime. Qui estimons-nous le plus, et croit-on que nous sommes tous précieux dans nos respectives diversités ? La reconnaissance de l'Autre passe par l'estime générale de son identité dans l'Histoire et dans le futur. Nous avons tous une belle histoire commune. Mais savons-nous la mettre en valeur? Nos communautés furent jugées de haut!

Cette histoire commune est enfouie dans la mémoire, victime des versions officielles des autorités, légendes nationales américaines, ou canadiennes anglaises, ou québécoises, versions mal intentionnées qui visent à faire la promotion d'un seul point de vue au détriment des autres. Il en résulte un silence persistant à propos des Premières Nations, à propos des Métis et à propos, notamment, de la franco-américanité. On passe trop vite sur le grand rêve francophone de l'Ouest, le Manitoba et l'Assiniboia, sur l'utopie métisse, le goût d'un Nouveau Monde, les tragédies amérindiennes. C'est ce silence qu'il faut briser, ce sont de nouvelles histoires qu'il nous faudrait raconter. Et Yellowknife est un bon endroit pour commencer.

* * *

Dans la culture populaire canadienne, Alexander Mackenzie est un explorateur remarquable, qui fut à la mer Arctique et au Pacifique, aux époques héroïques des découvertes. Il a donné son nom au grand fleuve, ce fleuve qui se dit Deh Cho en langue athapascane. Mais Alexander Mackenzie n'a rien fait tout seul et par lui-même. Ce sont des Dénés qui lui ont fait visiter leur pays. Avant l'Écossais, les Dénés avaient reçu et initié combien de Canadiens français qui participèrent, eux aussi, aux explorations de l'explorateur officiel.

Alexander Mackenzie, c'est le « Lewis & Clark » des Canadiens; mais le Canada n'a jamais eu le sens mythique des États-Unis. L'épopée canadienne s'en souvient certes et les Canadiens anglais sont bien fiers de Mackenzie, sans pour autant avoir trouvé le moyen de magnifier ses explorations à la manière américaine. Du côté francophone, tous l'ignorent fermement, ignorant par le fait même que ce sont des Canadiens français qui lui permirent en bonne partie de réussir. Pour le voyage de 1793 vers le Pacifique, atteint le 22 juillet à Bella Coola, il était accompagné de Charles Doucette, Joseph Landry, François Beaulieu, Baptiste Bisson, François Courtois et Jacques Beauchamp, ainsi que d'une famille dénée.

À cette époque, les Écossais de Montréal, non contents de faire la guerre à la HBC, se faisaient la guerre entre eux. Il y avait le groupe des Frobisher, celui de Mctavish, et celui de Gregory et de Peter Pond. Alexander Mackenzie travaillait pour le groupe de John Gregory. Peter Pond avait découvert le riche bassin du lac Athabasca où il avait établi le Fort Chipewyan. Il devint évident que la guerre fratricide entre les Écossais allait conduire à la perte de tous en face de la HBC. Il avait été décidé en 1787 de former une seule compagnie réunissant toutes les factions : la Compagnie du Nord-Ouest.

À partir de Montréal, cette compagnie allait explorer tout le continent pour le bénéfice des fourrures et pour combattre l'hégémonie de la HBC. Sa route partait de Lachine et aboutissait dans l'infini. Route des explorateurs, des coureurs de bois, des ensauvagés, des désobéissants, des Voyageurs, finalement, de ceux des canots de Montréal, de ceux des canots du Nord. Jusqu'au lac Supérieur, c'était l'ancienne route bien connue des Français, celle reconnue par Étienne Brûlé dès 1630, reprise par Des Groseillers et Pierre Esprit Radisson, qui se rendirent jusqu'au Minnesota et jusqu'à Nipigon, reprise en 1673 par Nicolas Perrot, Guillaume Couture et Louis Jolliet. Plus à l'Ouest, dans l'inconnu, au-delà du Grand Portage du lac Supérieur, Pierre Gaultier (de LaVérendrye) et ses fils s'en sont allés, en 1737, jusqu'au lac à la Pluie, jusqu'au lac des Bois, puis dans les Dakotas, puis dans les prairies canadiennes.

Cinquante ans plus tard, les Écossais poursuivaient les voyages, avec l'aide et le savoir des Canadiens français, rompus aux terrains. Les voyages de Mackenzie s'inscrivent dans ces courses. Lorsque la Compagnie du Nord-Ouest est fondée, en 1787, Mackenzie est nommé responsable des opérations de l'immense district du lac Athabasca, territoire très riche en fourrures, découvert par Peter Pond. Au lac Athabasca, il s'occupe de la pleine construction du Fort Chipewyan. Deux ans plus tard, il entreprend son premier grand voyage d'exploration, franc Nord, au-delà du Grand lac des Esclaves, vers la mer Arctique. Avec lui, une douzaine de Dénés – qui sont-ils? Sont-ils passés à l'histoire? –, quatre Canadiens français, dont deux étaient accompagnés de leurs épouses amérindiennes, et un Allemand. Le voyage se fit au cours de l'été 1789, il dura cent deux jours, aller-retour. L'équipe avait bel et bien atteint le delta du grand fleuve. Joseph Landry, Leroux et Charles Doucet faisaient partie de ce premier voyage. Le fleuve Mackenzie, nous le disions plus haut, s'appelle Deh Cho en langue dénée. Sans offenser la mémoire de l'explorateur écossais, il devrait s'appeler ainsi, *le fleuve Deh Cho* – le fleuve Missouri ne s'appelle pas le fleuve Lewis. Car Mackenzie et son groupe avaient traversé les territoires des nations dénées. Et ce territoire était déjà nommé en ses détails, dans les langues athapascanes.

En 1791, après six ans de service sur le terrain, Mackenzie fit une pause, retourna en Écosse, où il passa une année entière à apprendre comment se servir des instruments pour cartographier des terres inconnues. À son retour en 1792, à Fort Chipewyan, il prépara une autre grande expédition, vers l'Ouest cette fois, au-delà de la grande barrière des Rocheuses. Il voulait trouver la route du Pacifique. Pour ce voyage épique, potentiellement mythique, ils étaient neuf hommes à ses côtés : Alexander Mackay, les Canadiens Joseph Landry, Charles Doucet, Jacques Beauchamp, François Beaulieu, Baptiste Bisson et François Courtois, ainsi que deux Dénés anonymes.

* * *

En 1780, déjà, les Canadiens français qui travaillaient pour les compagnies de fourrures étaient des désobéissants et ils furent nombreux à s'installer dans les pays où ils travaillaient, dans l'Ouest américain, dans l'Ouest canadien, dans le Nord-Ouest. Souvent, c'étaient des voyageurs assez solitaires, des individus très particuliers. Analphabètes, ils n'écrivaient pas leurs vastes et profondes expériences culturelles. Ils se sont mariés aux femmes amérindiennes de différentes nations; à défaut de livres et de relations, ils ont laissé des descendance. Ils s'appelaient Lafrance, Ménard, Primeau, Laframboise, Janis, La Fantaisie, et ainsi de suite.

Dans le Grand Nord-Ouest, ils ont été présents, ils font partie de l'histoire des Dénés. François Beaulieu épousa une femme de la nation shintagotine (ceux des Montagnes). Il n'est jamais revenu dans l'Est, et fut le père du premier Métis franco-déné que nous connaissons, François Beaulieu le Second, né en 1771. C'est dire que les Canadiens vivaient dans la région bien avant l'arrivée de Peter Pond et des Écossais. François Beaulieu le Second fut une grande personnalité en son temps : employé de la CNO à Fort Chipewyan, il fut guide et conseiller de John Franklin, l'explorateur arctique. François Beaulieu fut baptisé par le père Taché en 1848, alors qu'il était âgé de 76 ans. Il vivait alors dans la vaste région de Yellowknife (Sombaké). Il mourut en 1872, cinq ans après la Confédération, à l'âge vénérable de cent un ans.

Songez à ces noms de famille, tous dénés d'aujourd'hui : Pierre *Catholique*, Vital *Bonnetrouge*, Jimmy *Bruneau*, Madeline *Gibot*, Frank *Laviolette*, Eddie *Bellerose*, le prophète Joseph *Pierre*, George *Blondin*, Jerry *Antoine*, Raymond *Sonfrère*, Julia *Crapeau*, Jacques Nade *Beaulieu*, Patricia *Modeste*, Wilbert *Kochon*, Julienne *Taurean*, Alfred *Ballairgeon*. Le leader Steve Beaulieu est un descendant direct de François Beaulieu, qui accompagnait Mackenzie dans ses deux voyages.

Franklin, dans ses explorations malheureuses et extrêmes de la toundra arctique en 1820, comptait sur les hommes suivants : le dénommé Saint Germain, le dénommé Beauparlant, Salomon Bélanger, Jean Baptiste Bélanger, Emmanuel Cournoyer, Mathieu Crédit, et l'Iroquois Michel Taroahauté.

Les histoires francophones nord-américaines sont légion. Vingt-deux des quarante-cinq membres de la légendaire expédition de Lewis & Clark vers le Pacifique en 1803 étaient des francophones, Canadiens et Métis. La majorité des membres de l'expédition d'Astor vers le Pacifique en 1811 étaient Canadiens français ou Métis, soit environ 65 individus. Certains historiens américains estiment même aujourd'hui que 80 % des trappeurs et des chasseurs des montagnes de l'Ouest étaient des Canadiens français et des Métis. On parle alors de plusieurs milliers de désobéissants, d'hommes libres, de « créoles », de Métis, d'ensauvagés, des hommes aussi amérindiens, diront de nombreux observateurs américains et anglophones, que les Amérindiens. David Thomson et Simon Fraser n'auraient jamais pu se déplacer et survivre sans ces gens qui parlaient français, qui parlaient les langues amérindiennes, qui avaient les compétences des voyageurs et des chasseurs.

* * *

Depuis plusieurs années, sur les ondes de la radio nationale, en français, je raconte l'histoire d'individus remarquables et remarquablement oubliés de l'histoire nord-américaine et canadienne. Il y a des Anglophones, bien sûr; les plus oubliés, cependant, sont les Amérindiens, les femmes, les Métis et les voyageurs francophones. Dans notre longue série qui s'appelle *De Remarquables Oubliés*, nous avons dit l'histoire de Donnacona, l'Iroquoien qui fit face à Jacques Cartier; de Tessouat, le grand Algonquin qui tint tête à Champlain; de Membertou, le Migmaw qui reçut les Français en Acadie; de Pontiac, l'illustre Odwa qui fut à la source des politiques britanniques des traités; de Tecumseh, le célèbre rebelle Chouanon; de Mistamask (Gros Ours), le Cri qui affronta le gouvernement canadien en 1885; mais encore de Crowfoot, le Siksikawa (Pied-Noir); de Black Hawk, le grand chef Sauk de Chicago; de Matonabee, le Déné Chipewyan qui sauva Samuel Hearne; et de Blue Jacket, un autre Chouanon (Shawnee) d'envergure. Nous avons fait l'histoire de grandes femmes : Marie Iowa Dorion, la survivante de l'expédition d'Astor; Suzanne Laflèche Picotte, une Omaha, la première femme médecin amérindienne d'Amérique; Isabelle Montour, une Métisse d'envergure qui parlait français, algonquin, iroquois, et anglais; Shanadidith, la dernière des Béothuks; Sacagewea l'aventurière, femme de Toussaint Charbonneau et mère de Jean Baptiste Charbonneau; puis les Métis Pierre Dorion, Gabriel Dumont, Georges Drouillard. Le plus grand chasseur des Montagnes (Mountainman) de l'histoire s'appelait Étienne Provost, il était originaire de Chambly. Le plus rapide cavalier de l'Ouest, sur la piste de Sante Fe, fut François Xavier Aubry, il venait de Louiseville près de Trois-Rivières. L'un des personnages les plus colorés du Colorado des premières heures, chasseurs, mercenaires et bandits, était Jean Baptiste Chalifoux (Juan Baptista Chalefou), de Charlesbourg, près de Québec. Le premier maire et le premier millionnaire de la ville de Los Angeles fut Prudent Beaudry. Et l'un des noms de famille les plus courants parmi les Lakotas Sioux d'aujourd'hui est *Robidoux*.

Cette francophonie finit par rimer avec symphonie et l'écho est sans fin : Jean Louis Légaré, de la Talle des Harres Rouges (Willow Bunch-Saskatchewan), fait partie de l'histoire canadienne de Sitting Bull. C'était un grand ami du célèbre chef Sioux, il parlait couramment le lakota. Connaissons-nous bien sa remarquable histoire? Que savons-nous du père Albert Lacombe, qui parlait à Crowfoot dans sa langue, et du père Émile Petitot, des Oblats improbables, des missionnaires catholiques qui eurent la passion de l'Ouest et du Nord Ouest; nous devons à Émile Petitot les uniques observations ethnographiques sur la culture dénée originale, encore bien vivante au 19^e siècle. Ses notes et ses travaux sont ici à Yellowknife, au Centre du patrimoine septentrional Prince-de-Galles (Prince of Wales Northern Heritage Centre). C'est l'anthropologue Donat Savoie qui en a fait la compilation et l'édition, dans les années 1970. C'est aussi lui qui a remis le tout aux Territoires du Nord-Ouest, pour espérance d'avenir.

* * *

En 1839, le célèbre Lord Durham, dans son souci de bien cerner la condition canadienne-française dans l'histoire, aborda franchement la question de la langue. Il voyait comme une condition sine qua non la disparition du français au profit de la langue anglaise, et cela dans l'intérêt des Canadiens français eux-mêmes. Lord Durham appuyait son idée sur ce qui lui apparaissait comme deux évidences : l'Amérique du Nord parle anglais, et l'anglais est une langue supérieure parlée par une « race supérieure ». Dans ces circonstances, ce serait une bien bonne chose, pour le Canadien français « inférieur », d'accéder à la supériorité en oubliant sa langue et sa culture au profit de l'anglais. Lord Durham n'était pas un idiot, loin de là. Londres l'avait dépêché au Canada pour faire rapport sur les vraies origines des troubles de 1837-1838 dans le Bas et le Haut-Canada. Il identifia correctement le problème à la source des soulèvements et écrivit un compte rendu très sévère à Londres où il blâmait et condamnait les abus des autorités coloniales britanniques à Québec dans les années précédant la Révolte des Patriotes. C'était même un humaniste assez éclairé, à la lumière de son temps.

Cependant, si Lord Durham fut perspicace en matière politique, il faut dire que sur la question de la langue, il était fort mal informé. En 1839, la langue anglaise ne dominait pas totalement le paysage linguistique de l'Amérique du Nord. À l'ouest du Mississipi, le français et l'espagnol étaient encore les langues d'usage, avec le sioux dans toutes ses variantes, et l'algonquien, dont on sait qu'elle fut pendant longtemps la langue des voyages et du commerce, dans la grande histoire de l'Amérique.

Déjà, en 1810, trente ans plus tôt, les militaires américains se plaignaient auprès des autorités de Washington que la langue anglaise n'était d'aucune utilité dans la ville de Saint-Louis, puisque très peu de gens la parlaient. Du temps de Durham, la langue de travail dans le district du Columbia de la Compagnie de la Baie d'Hudson (HBC), c'est-à-dire dans tout l'Ouest des Rocheuses, du Nord de la Californie jusqu'à l'Alaska, était le français. Le grand patron n'était nul autre que John McLoughlin, un Écossais francophone originaire de Rivière-du-Loup, au Québec. Il est reconnu aujourd'hui comme le Père de l'Orégon. Sa femme était une Métisse franco-ojibway de la région des Grands Lacs et elle n'a jamais parlé l'anglais de sa vie. Les employés du district du Columbia étaient en majorité des francophones, y compris de nombreux Iroquois de la région de Montréal. Dès lors, les représentants de la HBC qui se rendaient dans le district, des Écossais bien souvent, devaient apprendre le français pour travailler en Oregon et dans la future Colombie-Britannique.

Les premiers colons de l'Orégon furent donc des Canadiens français catholiques, retraités de la traite des fourrures de la HBC, regroupés dans la vallée de la Willamette, la « French Prairie ». De nos jours, de nombreux Américains s'interrogent sur leur nom de famille en ces régions : Lussier, Primeau, Jetté, et ainsi de suite. Et des auteurs sont surpris de voir des peuples amérindiens passés à l'histoire avec des noms français, Nez-Percé, Sans Poil, Cœur d'Alène, Cailloux (Cayuses). Tout ceci explique tout cela.

Et si on avait poussé plus loin le raisonnement pour demander franchement à Lord Durham ce qu'il pensait des langues amérindiennes en Amérique, il eût répondu en homme éclairé de son temps : leurs langues ne sont pas de vraies langues, elles sont sans avenir ni valeur, et, tels les Canadiens français « inférieurs », les Sauvages sont dans l'urgence de « se civiliser », d'oublier leur langue maternelle pour apprendre l'anglais.

* * *

Autrefois, j'étais jeune. À bord de l'appareil DC-3 qui me conduisait au pays des Innus du Labrador, mon voisin de siège de me demander : « Qu'est-ce qui vous attire dans ce coin perdu? ». Nous étions en avril 1969, et l'avion portait les couleurs de la compagnie *Les Ailes du Nord*. Je répondis que je venais m'installer pour un bon bout de temps afin d'apprendre la langue innue. Mon voisin se mit à me considérer comme un cas original. « Vous n'allez pas rester longtemps parmi eux, dit-il. Car en matière de langue, il n'y a pas grand-chose à apprendre, ils ne parlent pas une vraie langue. Ces Indiens disent toujours les mêmes mots, les mêmes sons. Vous aurez vite appris ces quelques sons, et vous repartirez encore plus vite. Car personne ne veut s'éterniser chez eux. »

Voilà le paradoxe de l'histoire : le francophone qui ignore ses liens avec les Amérindiens. En 1969, les Premières Nations ne pesaient pas lourd dans la conscience canadienne. Et si nous pouvons aujourd'hui juger son commentaire et le trouver excessif et méprisant, il ne faut pas oublier qu'il représente assez fidèlement ce que la politique canadienne a toujours manifesté en matière de cultures amérindiennes. Pendant un siècle et plus, l'Administration des Affaires indiennes n'a jamais considéré que le fait d'être Iroquois, Innu, Eeeyou, Anishinabeg, Siksikawa, Haïda ou Déné avait une quelconque valeur en soi. Non, ces cultures n'étaient pas des cultures, ces langues n'étaient pas des langues, ces Indiens étaient simplement des Indiens « administrés », une clientèle avec des numéros individuels et une appartenance à une bande définie par la *Loi sur les Indiens*. Les peuples n'ont pas de nom, il ne faut pas les nommer. Les cultures n'ont pas de langues, il est donc inutile d'apprendre à les parler.

Par la politique des pensionnats et des programmes d'éducation du gouvernement fédéral, entre 1870 et 1970, on chercha à détruire les cultures et les langues amérindiennes. C'est bien à quoi servirent les écoles indiennes et les pensionnats de tout acabit. Vers 1910, dans la nouvelle province dite Colombie-Britannique, on redoubla d'effort pour faire disparaître au plus vite ce qui était pourtant une des plus grandes richesses de cette partie du pays, l'immense diversité culturelle autochtone. Ce qui est remarquable ici, c'est qu'à l'aube du 20^e siècle, on entreprenait sur la Côte du Pacifique ce qui avait été tenté en Nouvelle-France trois siècles plus tôt. La leçon n'avait pas été apprise, les mentalités n'avaient pas changé, rien n'avait bougé sur le front du mépris culturel. Dans le Canada moderne, il ne saurait y avoir de place pour les cultures amérindiennes, pas de place pour leurs langues originales. C'est dans leur intérêt de tout oublier, au plus vite. Mais en Colombie-Britannique, répétons-le, les gouvernements s'attaquaient à la plus spectaculaire diversité linguistique qui se puisse imaginer. Ils l'ont fait intensément sur une période courte et très récente de notre histoire. Mais qu'à cela ne tienne, aucune sensibilité ne s'est manifestée pour mesurer l'ampleur de la tragédie. D'une manière ou d'une autre, ce mouvement d'éradication s'est officiellement poursuivi jusqu'aux portes d'aujourd'hui.

Le Canada n'a donc pas toujours aimé ses langues, il n'a pas aimé toutes ses cultures. Les cultures dominantes sont parfois de mauvaise foi quand elles deviennent le porte-étendard d'une hégémonie. L'impérialisme culturel est et a toujours été une réalité historique. Or, l'histoire du Canada, de 1800 à 1960, se confond bel et bien avec les préjugés de l'Empire britannique, tels qu'ils s'expriment dans la position de Lord Durham. Personne ne doutait, en 1860, de la supériorité de la langue anglaise, de la culture, des manières, du savoir des Anglais. La puissance et l'étendue géographiques de l'Empire faisaient la démonstration implacable de cette supériorité. Dès lors, les questions des langues parlées et des cultures vivantes ne se sont pas posées autrement que dans l'ordre de l'inclusion ou de l'exclusion. Le Canada sera anglais ou il sera marginal.

* * *

Comment redire l'histoire? Les plus grands praticiens de l'interculturel en Amérique ont été les Amérindiens et les francophones. Comment s'émerveiller aujourd'hui de ce qui fut tant méprisé hier : le métissage, les langues amérindiennes, l'analphabétisme des coureurs de bois, les cultures originales de ceux et celles qui étaient « américains » corps et âme ?

La rencontre de milliers de Canadiens français avec des dizaines et des dizaines de cultures amérindiennes a été occultée dans l'histoire, dont on sait qu'elle est écrite par... ceux qui pendent les héros. L'Américain a su se distinguer culturellement du Britannique, mais il ne s'est pas ouvert aux cultures amérindiennes. Le Britannique canadien ne l'a pas fait non plus, rêvant trop longtemps à reproduire l'Angleterre en Amérique, tout simplement. Loyalistes, royalistes, orangistes, tous ces gens n'étaient pas du genre à s'ouvrir aux autres. Les Français élitistes de la Nouvelle-France étaient aussi intolérants et méprisants; la relève éduquée et catholique, sous domination britannique, fut sectaire, fermée, et très nostalgico-franco-française.

Restaient les peuples, restaient les humains. Les Canadiens (français), qui détestaient la France au moins autant que l'Angleterre, ont été les désobéissants de l'Histoire. Ils ont rejoint les Algonquiens, c'est-à-dire les Migmags, les Innus, les Anishinabegs, les Ojibways, les Cris, les Ottawas, les Illinois, les Sauteurs. Ils ont rejoint les Sioux, ils ont rejoint les Athapascans-Dénés. Trois immenses galaxies culturelles, algonquienne, siouane et athapascane. Ils ont tourné le dos aux visions du monde européennes, ils ont embrassé la terre américaine, celles des Premières Nations. Cela voulait dire la langue, cela voulait dire tout. Et ils devinrent des métis culturels. En cela, ils rejoignaient les Mexicains bien détachés de l'Espagne, les Mestizos. D'ailleurs, à Taos et à Santa-Fe, les Canadiens (français) et les Métis franco-amérindiens ont rejoint ces Mestizos, s'intermarient, Jean Baptiste devenant Juan Batista, ce même Jean Baptiste qui parlait couramment les langues siouanes et algonquiennes.

La langue anglaise s'est établie tardivement, très tardivement, dans le fabuleux quotidien des immensités nord-américaines. Les cultures étaient iroquoiennes, algonquiennes, siouanes, athapascanes et de dizaines d'autres familles linguistiques. Sont venus les Canadiens, avec leur langue populaire, le français des analphabètes, des conteurs et des poètes oraux, comédiens qui n'écrivaient par leur rôle, mais qui le jouaient. La langue française fut parlée au Michigan, au Wisconsin, au Minnesota, au Missouri, au Kansas, aux Dakotas, au Wyoming, en Oregon, au Colorado, au Nouveau-Mexique, en Californie, en Idaho, au Montana, en Illinois, en Indiana, bien avant l'anglais. Même chose au Manitoba, en Saskatchewan, en Assiniboia, en Athabasca, et jusqu'en Colombie-Britannique.

Dans le Missouri, il est dit que les Osages n'ont jamais accepté de traiter en anglais avec le gouvernement américain. Ils exigeaient que les cérémonies politiques se fassent en français. La langue française fut hier familière aux Dénés, comme elle l'était aux Sauteurs Ojibways, aux Odawas, aux anciens Migmaws, aux Algonquins Anshinabegs; elle fut pendant longtemps la langue seconde des Iroquois Mohawks de la région de Montréal, c'est encore la langue seconde des Innus et des Attikameks. Mais de quel français parle-t-on? Pas celui de l'Académie, le français standard de la Révolution, pas le Français français, qui a tué toutes les langues en France, y compris les français régionaux. Ce français était celui des Canadiens, ce supposé « créole », langue inutile et futile, dont on s'est tant moqué dans les officines des nantis et des aristocrates.

Quand on regarde courageusement le passé, quand on le regarde fièrement aussi, on se rend compte que tout est possible. Au Nunavik, aujourd'hui, il y a de plus en plus d'Inuits polyglottes, des jeunes Inuits canadiens qui parlent trois langues naturellement. Les Innus sont aussi de plus en plus trilingues, tout comme les jeunes Cris. À l'inverse, il est beau de voir des Canadiens parler inuktitut, et pour les francophones, il est crucial de se rappeler avec fierté que beaucoup de nos ancêtres parlaient cri, innu, ojibway, mais aussi lakota et déné.

Je rêve pour l'avenir d'une terre au Canada qui s'appellerait Denendeh, où la culture moderne des Dénés s'épanouirait. Où les habitants francophones qui y résident seraient des Dénendois. Une terre traversée par le fleuve Deh Cho. Je rêve de lire un gros livre ou de voir un beau film sur la vie de François Beaulieu. Une série télévisée sur la longue marche de la survivance des peuples dénés, de la baie d'Hudson à l'Alaska, et sur le bel avenir de leurs enfants. Je rêve parce qu'il est impératif de rêver. Un Canada où la langue française se saura chez elle, précieuse et appréciée, dans tous les coins et recoins du pays, dans l'estime générale de notre impressionnante diversité. Pas une pièce de folklore, pas une image toute faite, pas une condition légale ou une obligation polie, mais une authentique et profonde impression de richesse et de beauté.